

Fait divers à Burdinne et Hannêche en 1606

Voici, tirée de l'ouvrage du comte de Villermont "Les Namurois aux XVI^e et XVII^e siècles"(39), une anecdote relative à Philippe Davin, écuyer de Burdinne :

Cela se déroule en 1606.

Un jeune homme nommé Maillet, avait lié connaissance à l'écu de France, avec un personnage assez extraordinaire nommé Philippe Davin.

Ce Davin était gentilhomme, se qualifiait écuyer et habitait Burdinne.

Homme d'esprit, d'imagination ardente, généreux, charitable, mais fort entêté de sa noblesse passablement ancienne, fort susceptible, il devenait insupportable et querelleur dès qu'il avait bu et malheureusement, il buvait souvent. Bon et serviable à jeun, il avait l'ivresse méchante et dangereuse. Plusieurs fois, il s'était attiré par ses violences d'assez mauvaises affaires, dont sa femme et son frère, archidiacre de Namur, avaient eu beaucoup de peines à le tirer. Maillet, qui ne l'avait guère vu que dans ses moments de calme, s'était laissé charmer, avec l'étourderie de la jeunesse, par la vivacité de son esprit et le feu de sa conversation. Il avait bien entendu parler de diverses aventures du personnage, mais habitué lui-même aux mœurs rudes et grossières qui régnaient chez les gens de guerre, et par la suite, chez beaucoup de gentilshommes, il n'en avait vu que le côté pittoresque et hardi.

Un jour, Davin ayant vidé quelques bouteilles de vin, imagina on ne sait quel péril dont il prétendit Burdinne menacé et voulu obliger plusieurs paysans à monter la garde. Quelques-uns se plièrent à cette lubie, d'autres résistèrent et parmi eux, un maréchal nommé Lataille. Davin entra aussitôt en fureur, et comme Lataille lui répondait avec énergie, il tira son épée et en frappa le récalcitrant, qui fut emporté chez lui assez gravement blessé. La famille menaça de porter plainte si Davin ne payait pas le chirurgien. A coup sûr, la prétention n'était pas exorbitante. Malheureusement, Davin ne l'examina qu'à travers plusieurs verres d'eau de vie de France, la trouva dès lors cynique et au lieu de s'exécuter, courut armé d'une épée et d'une arquebuse au logis du blessé pour le provoquer. Un vieil oncle de Lataille qui se trouvait là, homme expert et prudent, sortit, accosta Davin, lui laissa exhaler sa colère, le ramena chez lui, le coucha, puis alla conter la chose à Madame Davin, qui s'empressa de payer à l'insu de son mari.

Le lendemain, celui-ci se rappela en se réveillant la scène de la veille. Persuadé qu'une plainte avait été portée, il s'empressa de se rendre à Namur afin de prévenir l'archidiacre et de solliciter ses bons offices.

Comme il tenait à garder un certain décorum, il se fit accompagner d'un berger, déguisé en domestique, ou comme on disait alors, d'un serviteur de bonne maison. Mais déjà, l'archidiacre avait été averti de ce qui s'était passé, et lorsqu'à l'heure du dîner, son frère se présenta chez lui, il l'accabla de reproches et le mit à la porte.

La colère de Davin se déchargea sur le malheureux serviteur: l'épée à la main, il le força à marcher devant lui, jusqu'à l'hôtel du "Blanc Mouton", où il comptait loger et le frappa plusieurs fois du plat de l'arme.

A la fin, hors de lui, le berger se mit en posture de défense et déclara à son maître que s'il faisait encore mine de le frapper, il l'assommerait comme un bœuf. Davin ne répondit rien. Arrivé à l'hôtellerie, il se fit conduire à sa chambre, déposa son épée dans un coin, s'assit sur une chaise, et commanda au berger de le débotter. Le jeune gars obéit, mais au moment où il se baissait, il s'aperçut que Davin portait la main à sa dague. A l'instant, il saisit la jambe tendue vers lui, s'en fit un levier pour culbuter son maître et d'un bond fut hors de la chambre. A peine relevé, Davin, furieux, se précipita hors de l'hôtellerie à la poursuite de son trop lesté serviteur, sans savoir où il allait.

Il faisait nuit. La fraîcheur de l'air et la fatigue calmèrent peu à peu Davin. Il finit même par trouver le tour assez amusant et pensa aller le conter aux gens qui d'habitude passaient la soirée à "l'Ecu de France". Il n'y trouva que Maillet, morne, sombre, désolé, qui le reçut assez froidement, mais Davin était en humeur de se distraire et sans faire attention à l'air visiblement contrarié de son auditeur, il le divertit si bien par ses contes et ses plaisanteries, que Maillet se prit à l'écouter et à sourire. Il avait le cœur plein et l'épancha. Davin le consola et offrit ses conseils. "Vous êtes naïf et timide, lui dit-il, c'est quelque fois une qualité, souvent un tort auprès des femmes. Elles n'aiment pas généralement qu'on leur laisse faire tout le chemin, et ne pardonnent guère à ceux qui ont l'air de vouloir les conquérir sans combat. Mais puisque vous ne savez pas manier la langue, qui est la grande arme dans ce genre de tournoi, prenons un autre moyen. Vous savez qu'en Espagne, il est de mode de faire ses déclarations d'amour en musique et d'électriser celle qu'on aime à l'aide de la guitare. Nos hidalgos ont importé cette habitude dans les pays de par-deçà et s'en trouvent bien. Nos belles trouvent cela très distingué et fort aristocratique; malheureusement, si noble que nous soyons l'un et l'autre, nous ne saurions tirer le moindre son de cet instrument de martyre et nous sommes plus habiles à brandir l'épée qu'à pincer une corde de boyaux. Mais nous tournerons la difficulté. Louons une demi douzaine de violons et donnons une sérénade un de ces soirs sous les fenêtres de la belle Catherine. La curiosité la poussera à sa fenêtre; vous serez derrière les musiciens en costume et figure de circonstance, elle vous verra et son cœur lui dira le reste".

L'idée parut merveilleuse au sire de Villissart. Ne donnait pas une sérénade qui bien le voulait. C'était monopole de seigneur. Davin se chargea de l'exécution et rendez-vous fut pris pour le lendemain soir devant l'hôtel Tamison.

Il avait convenu que le secret le plus absolu serait gardé. Mais, par malheur, Davin qui n'avait rien à faire de sa journée en attendant le soir, ne crut pas pouvoir mieux tuer le temps qu'en se grisant. Il confia le secret à un ami, celui-ci à un second et d'oreille en oreille, le secret parcouru toute la ville. Le soir, lorsque Davin et son jeune ami arrivèrent, suivis de leurs violons, ils trouvèrent la rue encombrée de jeunes gens armés de flambeaux. Catherine et son père, les seuls peut-être qui ne fussent pas au courant de ce qui se préparait, étaient à la fenêtre, l'œil inquiet et se demandant ce que signifiait ce rassemblement si étrange. Maillet, stupéfait et désolé de voir son projet échouer se cacha. Davin continua intrépidement son chemin, plaça les musiciens en bon ordre devant

l'hôtel Tamison et donna le signal de la sérénade. Aussitôt, les violons grincèrent. Le morceau achevé, ils allaient en recommencer un autre, lorsqu'un vif tumulte éclata près d'eux.

La foule ondula, un cliquetis d'épées se fit entendre suivi de vociférations confuses. Les flambeaux disparurent, les musiciens, renversés dans la bagarre, se mirent à pousser des cris d'effroi et une terreur panique envahit les assistants qui s'enfuirent des deux côtés. En quelques minutes, la rue fut déserte et le guet qui arriva précipitamment ne trouva plus qu'un groupe de quelques hommes, les uns essayant de se battre, les autres essayant «d'y mettre le bien». Tous furent arrêtés et menés à la garde pour y être interrogés et mis aux fers. Philippe de Corty et Davin se trouvaient au nombre des prisonniers. Maillet avait échappé. Il fut constaté que le tumulte avait été causé par une troupe de gens soudoyés par Corty, qui, informé des projets de son rival, avait juré de les traverser à tout prix.

L'affaire avait fait trop de bruit à Namur, pour que Melle Tamison, héroïne sans le savoir de l'aventure, ne fut pas un peu sur la langue du public.

Maillet comprit qu'en galant homme, il ne pouvait prolonger davantage une situation déjà tendue. Il avait eu d'ailleurs le bon côté dans l'incident et les violences jalouses de Corty ne faisaient que le relever encore aux yeux des dames namuroises. Il se hâta de se rendre chez les Tamison. Il y fut d'abord assez mal accueilli. Catherine, élevée dans d'austères habitudes de réserve et de modestie, était froissée du bruit qui s'était fait autour de son nom. Mais plus indignée encore contre Corty, dont la perfide et basse jalousie révoltait la noblesse de ses sentiments, elle était naturellement portée à user d'indulgence envers le rival qu'il avait voulu perdre. Il est rare qu'un fait quelconque ne soit pas exagéré en bien ou en mal dans les récits publics. Or ces récits faisaient un assez beau rôle à Maillet, qu'on disait avoir bravement soutenu l'épée à la main, la lâche attaque de son rival. Lui-même laissait croire que s'il n'avait pas été arrêté avec les autres, c'est qu'il avait pu se faire jour par force au milieu de la bagarre. Or, il n'est pas de jeune fille qui ne soit sensible à la bravoure et qui ne se sente disposée à pardonner beaucoup d'extravagances à ceux qui ont l'art de prouver à la pointe de leur épée qu'ils savent beaucoup aimer.

Elle se représentait le jeune seigneur de Villissart comme ayant failli être tué pour l'amour d'elle. De son côté, le père Tamison, homme froid et fort en calcul, prisait beaucoup la fortune du jeune homme, sa conduite régulière, sa qualité d'orphelin et sa quasi noblesse. L'ennui que lui causèrent les événements survenus à propos de la sérénade le détermina à en finir. Il comprenait que sa fille était plus ou moins compromise, mais aussi que le tort venait bien plus de Corty que de Maillet. En donnant sa fille à Maillet, il coupait court à toutes les médisances et la casait assez bien pour n'avoir rien à regretter. Aussi, lorsque le seigneur de Villissart se présenta chez les Tamison la mine confuse et repentante, sollicitant pardon et absolution, fut-il reçu de manière à être plus sermonné que découragé.

Les reproches devinrent de jour en jour plus doux et il vint un moment où il ne recueillit plus que des louanges délicates pour sa prétendue bravoure.

Néanmoins, on lui imposa quelques pénitences et entre autres, celle de rompre avec Davin. On lui représenta qu'il avait là un ami des plus compromettants,

Impossible à admettre dans l'intimité d'une famille respectable et tout à fait mal famé. Maillet, disons-le à sa louange, résista. Il se croyait lié envers Davin par la reconnaissance et, malgré la mollesse de son caractère, il se refusait à commettre ce qu'il croyait être un acte d'ingratitude.

Le désaccord faillit tout brouiller. Catherine ne pouvait comprendre que le moindre de ses désirs ne fut pas un ordre absolu pour le jeune soupirant.

Tamison ne concevait pas que son futur gendre ne suivit pas aveuglément ses conseils. Catherine devint plus froide, Tamison plus hautin, Maillet plus timide et embarrassé.

Davin leva lui-même l'obstacle sans le vouloir.

Comme il avait reçu quelques horions dans le tumulte et qu'il n'ignorait pas que Maillet se laissait poser en héros devant la jeune fille, il avait conçu contre le jeune homme un très vif ressentiment qui n'attendait que l'occasion pour éclater. Quelques temps après en effet, Maillet fut prié à dîner par Jean de la Malle, lieutenant bailli de Mohan (Moha), qui réunissait chez lui une nombreuse compagnie pour fêter quelque anniversaire. Parmi les invités, se trouvait le curé de "Hucoigne" et Pierre de Glymes seigneur de Bonines qui, ayant chez lui le sieur et la dame Davin avait été pressé par le lieutenant bailli de les amener.

Le repas fut très animé; on but largement et Davin qui ne savait résister à aucune tentation s'enivra. A la fin du repas, il prit querelle avec le curé de Hucoigne et voulu lui donner un coup de dague. Les voisins l'arrêtèrent et essayèrent de l'apaiser. Profitant du répit, le curé s'éloigna et alla dire son bréviaire dans le jardin. Peu après, survint Maillet qui, fatigué de la longue séance à table, venait respirer l'air. Le jeune homme, voyant le curé prier, se promena discrètement dans la charmille. Il venait de faire un tour et se rapprochait du curé, lorsqu'il aperçut Davin accourir sa dague à la main sur le curé; il n'eut que le temps de s'élancer et d'arrêter le bras qui se levait déjà pour frapper.

Une lutte s'engagea entre les deux hommes. Maillet parvint à maîtriser son ami et à le ramener au château. Le curé se hâta de prendre congé et de partir.

Le bailli, non moins mécontent, voulut l'accompagner jusqu'au dehors d'un bois qu'il fallait traverser pour gagner la grand-route. Il mit une épée sous son bras et s'en alla avec le curé. A l'un des détours du sentier qui coupait le bois, ils se heurtèrent contre Davin. L'irritable gentilhomme tenait un pieu à la main et sa physionomie exprimait une fureur concentrée. En se montrant, il cria au curé : "Par la mort Dieu ! Je te tuerai ou je t'assommerai ". Puis il saisit brusquement l'épée du bailli et voulut la lui arracher. Le bailli heureusement, maintint l'arme du bras gauche et tira de la main droite sa dague, menaça Davin de le frapper s'il ne lâchait prise. Davin se résigna. La Malle le tint en respect jusqu'à ce que le curé ait disparu et le ramena de force au château. Puis il fit seller son cheval et le lui fit amener devant la porte. Sur ces entrefaits, Maillet s'était approché de Davin qui, le saisissant au cou, lui cria : "Tu es un brave garçon, attends que je te paye !" et il voulut l'étrangler.

Maillet était presque sans connaissance lorsqu'on le délivra du furieux.

Enfin, on mit Davin sur son cheval. Malheureusement, on lui avait rendu son épée. Il dégaina et faisant caracoler son cheval autour de son hôte Pierre de Glymes, il le frappa deux fois du plat de la lame, lui mit à plusieurs reprises la pointe sur le ventre avec force injures et menaces, et ne s'éloigna que sur l'injonction du bailli qui survint armé d'une escopette (arme à feu en forme d'arquebuse) et menaçait Davin de le tuer s'il ne partait pas.

Le malheureux fou devait finir bien tristement ce jour là.

En retournant chez lui, il réussit à engager avec des passants diverses querelles qui n'eurent pas de suites parce que les gens auxquels il eut à faire le connaissaient et usèrent de patience à son égard. Mais comme il traversait le village de "Hanesse" et passait au galop de son cheval devant la porte d'un certain Bardonnelle (*Bardouille) que depuis longtemps, il tenait pour son ennemi, les chiens appartenant à ce Bardonnelle coururent après lui en aboyant. Il tira son épée et essaya vainement de les frapper. Puis, prenant tout à coup son parti, il lança son cheval au galop, s'arrêta court devant la maison de Bardonnelle et dit à une servante qui se trouvait dans la cour : « où est ton maître ? » - « Au fournil » répondit-elle. - « Appelle-le ».

La fille obéit, mais Bardonnelle ne parut point. Davin s'adressa alors à un ouvrier charpentier qui "besognait illecq", et lui cria : « Vas quérir le maître ! » L'ouvrier fit la commission. Comme il tardait à revenir, Davin dépêcha un petit garçon à sa suite. A ce moment, Bardonnelle sortit du fournil et demanda à la servante qui l'appelait : « C'est, dit-elle, un homme à cheval que je ne connais pas ». Bardonnelle s'approcha aussitôt de Davin qui, sans le saluer, lui dit rudement : « Pourquoi me retenez-vous mes dîmes ? »

« Moi, retenir vos dîmes ? Mais je ne vous dois rien et ceux qui vous l'ont dit en ont menti et si vous voulez le dire aussi, eh bien !, Vous en avez menti ». - « C'est bon, vous me faites plaisir de le dire. Mais vous savez bien que la dîme de ceux de St Lambert m'appartient. » - « Monsieur, je n'entends pas qu'on vienne me braver chez moi, et je vous prie de vous retirer. Quand vous ne serez plus ivre, je me trouverai en campagne pour vous combattre partout où il vous plaira. » - « De suite ! Allez quérir vos armes. » « Ah ! Vous ne voulez pas être bravé, je vous braverai bien autrement. » A ces mots, Bardonnelle s'emporta et les deux adversaires échangèrent des injures. Entre temps la dame Bardonnelle, attirée par les cris, était accourue. Elle intervint et dit à Davin : « Monsieur, retirez-vous de notre maison, car vous avez bu et si vous avez quelque chose à draper avec mon mari, venez lorsque vous serez en jeun cœur ». Elle rentra aussitôt, suivie de son mari.

Celui-ci monta rapidement dans sa chambre, prit une épée et voulut rentrer dans la cour. Mais Madame Bardonnelle et ses femmes avaient fermé la porte et refusèrent de le laisser passer. Sans insister, il sortit par la porte donnant sur le jardin. Davin avait disparu de son côté. Madame Bardonnelle, alarmée, descendit dans la cour et s'avança jusque sur le grand chemin. Elle aperçut Davin qui s'escrimait l'épée à la main contre ses chiens. A sa vue, Davin laissa les chiens et tirant un pistolet de ses fontes, il lança son cheval sur Madame Bardonnelle. Maîtresse et servantes se sauvèrent comme elles purent, l'une sur un escalier, l'autre dans l'étable, une troisième dans la maison.

Davin caracolait dans la cour, brandissant épée et pistolet en criant : « ça, il faut que je tue une de ces coquines ! » Enfin, fatigué de vociférer et de s'agiter, il s'éloigna. Madame Bardonnelle se

hasarda aussitôt à sortir de sa retraite et poussa une nouvelle reconnaissance sur le grand chemin. A peine s'était-elle découverte que Davin se rua une troisième fois contre elle. Elle eut heureusement le temps de s'enfuir dans la maison. Cependant, les chiens de la ferme n'avaient cessé de harceler Davin. Lorsqu'après sa troisième charge sur les Bardonnelle, il voulut reprendre la route, ils l'assaillirent et le forcèrent à entrer dans le « cortil aux pommes » au moment où Bardonnelle y descendait l'épée à la main. Davin se trouva pris entre les chiens et le maître. Comme il était bon cavalier, il se défendit avec adresse, courant tantôt sus aux chiens, tantôt chargeant Bardonnelle. De la cuisine, la femme de ce dernier suivait la lutte. Craignant quelque mauvaise issue pour son mari, elle appela ses gens : « Hé ! Vous enfants, cria-t-elle, allez-y mettre le bien ». Un de ses domestiques, Jean Melchior, saisit un petit pieu et courut à Davin qu'il attaqua par derrière : « Tapes au cheval, traître, criait Madame Bardonnelle, tapes donc au cheval ». Mais le domestique, assez brutal pour faire peu de distinction entre le cavalier et la bête, ne tint aucun compte de ces avertissements, et frappa sans ménagement l'homme. Tout à coup, Davin jeta un cri : « Miséricorde, traître, tu m'as donné le coup de la mort ». Il laissa tomber son épée et poussa son cheval vers l'église de Hanesse.

L'infortuné gentilhomme ne parvint pas jusqu'au presbytère. L'épieu l'avait mortellement frappé dans les reins. A peu de distance de l'église, il s'affaissa, roula à terre, et les paysans qui accoururent ne relevèrent qu'un cadavre ...

Ainsi périt un original gentilhomme de Burdinne qui vidait trop facilement sa bouteille...

Sa pierre tombale se trouve à l'entrée de l'église de Burdinne.

